

Le renversement des termes de l'histoire agraire, en Amérique latine

Fiche **QUESTIONS SUR...** n° 13.06.Q01

décembre 2023

Mots clés : forêt amazonienne - front pionnier - précolombien

En Amérique centrale et Amérique du Sud, un fait prend chaque jour un peu plus d'ampleur : la découverte de vastes formes agraires qui ont précédé l'état forestier auquel nous sommes habitués et qu'on peut avoir tendance à considérer comme étant d'origine.

C'est le cas dans le Yucatan, où de somptueux vestiges mayas s'accumulent sous un couvert forestier qui les cache (Mexique, Guatemala, Belize). Mais c'est plus encore le cas en Amazonie ou dans le Chaco, où la déforestation brutale et extensive met au jour de véritables paysages agraires jusqu'alors inconnus. Leur relevé et leur étude commencent à peine, mais on en sait suffisamment pour pouvoir dire qu'avant la forêt dense, ces régions ont connu des paysages ouverts, aménagés, habités, irrigués et exploités.

Une histoire "renversante"

Le renversement de problématique est devenu quotidien en Amazonie. Depuis quelques décennies seulement, la conduite inexorable d'un front de colonisation agraire intense a mis au jour un nombre toujours croissant de vestiges de plusieurs passés révolus, tout en provoquant un changement radical du milieu géographique. Par la variété de leurs formes et leur extrême diffusion dans les espaces géographiques étudiés, il y aurait déjà de quoi être surpris de ces découvertes spectaculaires d'anciens vestiges, mais il y a plus : grâce à ces découvertes et aux nombreuses recherches qu'elles provoquent, c'est à un éclatement des cadres habituels auquel on assiste.

La vision "traditionnelle" de la forêt amazonienne

Le lecteur non spécialiste a longtemps abordé ces lointaines régions avec un *a priori* bien connu : par sa densité et son ampleur, la forêt amazonienne est habituellement décrite comme une des dernières forêts primaires du globe, donc à l'opposé des formes actuelles radicales de colonisation agraire. Cette colonisation soulève alors les consciences, parce que les populations locales ancestrales en sont les premières victimes, et parce que le changement est à ce point systématique qu'il affecte les équilibres écologiques de ces populations, et de l'humanité tout entière.

Une vision qu'il faut élargir

Quelques *savants* vont cependant aider ce lecteur à pénétrer ces mondes qu'il connaît mal :

- le géographe lui fera le compte des avancées du front de colonisation et lui en décrira les formes ;
- l'écologue lui parlera des effets de cette colonisation sur les milieux ;
- l'anthropologue lui parlera des peuples premiers ;
- l'archéologue lui dira que ces peuples ont eu un passé matériel ;
- l'archéogéographe lui décrira les planimétries disparues.

Mais ce lecteur, "formaté" par l'idée que la forêt amazonienne, dite vierge ou tropicale, fait partie de ces plus anciens écosystèmes du monde (ceux ayant survécu à l'âge glaciaire), risque de s'accrocher à cette idée, bien qu'il sente qu'elle n'est plus acceptable, mais parce qu'il lui faut un frein pour ralentir le rythme du présent !

Or le temps n'est plus où deux fameux agronomes pouvaient encore écrire : "*La plaine amazonienne, boisée et souvent marécageuse, est peu peuplée et peu exploitée*"¹.

¹ Marcel MAZOYER et Laurence ROUDART : *Histoire des agricultures du monde du néolithique à la crise contemporaine*, Seuil, Paris 1997, p. 202.

L'histoire, oui, mais dans quel sens ?

Les nombreux vestiges de très anciennes civilisations

Un autre renversement est celui qui met la chronologie à mal : là où l'on pense que le front pionnier agropastoral attaque la forêt vierge, voilà que dans cet espace forestier dense le défrichement systématique met en évidence l'existence de gisements et de planimétries fossiles que les premières datations échelonnent sur plusieurs millénaires, mais avec des phases pouvant être anciennes.

Des milliers de structures – des enclos, des voies, des allées processionnelles, des champs bombés, des limites parcellaires formant trames, des ensembles irrigués de dimension variable, des villages, des formes funéraires – couvrent ainsi de vastes espaces brésiliens et boliviens, ainsi que quelques marges péruviennes, avec des formes agraires qui rappellent celles utilisées dans la Cordillère des Andes par les Incas, mais qui, de façon très globale, sont en rapport avec les typologies habituelles des populations pré- et protohistoriques dans diverses parties du monde. Or ici, on se trouve en plaine, à environ 500 à 1 000 kilomètres au Nord-Est de la Cordillère. La patiente et remarquable recension des vestiges – ouverte depuis le début du XX^e siècle dans le département de Beni, et seulement depuis 1977 dans l'État d'Acre – dopée, depuis, par l'usage de la photographie aérienne et de l'imagerie de satellite, conduit à une révision de nos savoirs inconscients. Non, dans ce très vaste secteur d'un million de kilomètres carrés, la puissante forêt amazonienne actuelle, "*poumon de la planète, image archétypale de la Nature la plus profonde et la plus immémoriale*", n'est pas une forêt primaire, mais banalement une forêt de reconquête. Elle succède ici à des milieux géographiques qui furent découverts, agricoles secs ou irrigués, chargés de monuments, dans lequel des sociétés peu connues jusqu'à présent vivaient, échangeaient (il y a des preuves) et se déplaçaient dans des conditions qui restent à mieux préciser : on en est encore à émettre des conjectures sur les peuples qui occupaient ces espaces. L'histoire de cette population ne fait donc que commencer !

Mesure-t-on le changement de représentation ? Dans l'image qu'on donne à voir de l'Amazonie profonde, ce que le reporter va encore y chercher, ce que l'anthropologue va étudier, ce sont des rescapés : des exemptés d'histoire (moderne), des hommes qui vivent comme vivaient, croit-on, nos plus lointains ancêtres en Europe ou en Amérique du Nord, etc. Or, bien avant les peuples amérindiens d'aujourd'hui – qui occupent la forêt amazonienne mais sans y inscrire de planimétrie –, nous découvrons des peuples différemment organisés, ayant laissé des témoignages très nets de leur capacité à créer des formes planimétriques : habitats pérennes, voies, canaux, parcellaires.

L'inverse de l'Histoire

L'Amazonie, dans ces régions brésiliennes et boliviennes, c'est l'inverse de l'Histoire : les peuples actuellement dits premiers, sans planimétries formalisées, succèdent aux peuples ayant eu la capacité de transformation des milieux, et la forêt est le médium qui permet de passer d'une situation à l'autre.

Ironie supplémentaire de l'espace-temps, la stratigraphie s'inverse :

- les peuples dits premiers sont en haut, dans des maisons aériennes de la canopée, attendant que l'équipe d'Ushuaia vienne les filmer ;
- les sociétés à planimétries sont en bas, masquées par la forêt qui a recouvert leurs réalisations depuis des siècles.

Ironie de l'ironie : c'est le reporter de notre temps qui s'occupe des sociétés sans planimétrie, et l'archéologue ou l'archéogéographe qui s'occupe des sociétés à planimétrie. On aurait pu attendre l'inverse.

Derrière les mots et les dates, le désarroi des chercheurs

La façon de nommer et de dater a révélé différents problèmes.

- Pour nommer ces enclos et ces formes agraires, on a d'abord parlé de *geoglifos*, par allusion aux géoglyphes de Nazca ; cette désignation se répand, au point qu'aujourd'hui on doit passer par ce terme intrus pour accéder sur le web à des articles plus sérieux. Il n'est pas nécessaire d'épiloguer longuement sur le fait que ces vestiges ne sont pas une "écriture", encore moins une écriture étrange ou mystérieuse, mais de plus banales formes agraires et, on s'en doute, qu'elles n'ont rien à voir avec des spéculations ufologiques. Pourquoi, dès lors, avoir cédé à cette facilité ?²

² On trouve aussi quelquefois le terme *aeroglifos*, comme si ces prétendues écritures avaient été faites par l'avion... lequel permet seulement de les découvrir !

- Autre exemple : dans l'histoire du continent américain, le pivot chronologique est la colonisation européenne ; il y a un avant, précolombien, et un après, moderne. Or les datations des vestiges découverts offrent la particularité de donner des résultats qui peuvent être très peu anciens. Quel terme utiliser quand l'évaluation d'un village – composé de buttes surélevées disposées en couronne (une forme indigène) – donne une datation correspondant au XVII^e ou au XVIII^e siècles ? Un village en couronne de tertres, voilà qui renvoie à des structures de type prémoderne. Mais une datation du XVII^e ou du XVIII^e siècles, voilà qui situe en pleine époque moderne, après Christophe Colomb. Là encore, il faut apprendre à jongler et convenir que nous sommes devant une structure de type précolombien mais de datation post colombienne !



Figure 1 : gisement d'Iquiri dans l'État d'Acre. L'enclos carré (n° 233) date des III^e-IV^e s., tandis que le village en couronne de tertres (n° 670) date des XVI^e-XVIII^e s. On a également laissé le signet qu'un internaute a posté pour nommer ce gisement archéologique, "geoglifo" (superposition et traitement de deux captures Maxar Technologies, sur Google Earth).

Comment est-ce possible et que s'est-il passé ?

Il s'est produit que des peuples amérindiens de la Cordillère, chassés des Andes par les colons espagnols ou fuyant d'eux-mêmes, se sont enfoncés dans la forêt pour y trouver refuge et disparaître aux yeux des colons. Ils y ont fondé des villages et des champs surélevés, profitant de milieux humides qui constituaient leur protection, et qu'il fallait aménager.

Mais, nouvel étage dans la superposition, ils ont fondé leurs villages de buttes dans des zones où abondaient les structures vieilles de plus de 1 000, 2 000 ou 3 000 ans, créant ici des rapports de superposition, là des relations de contiguïté, ailleurs des décalages plus nets.

Aujourd'hui, le défrichement nivelle les différences chronologiques et rapproche, de façon indistincte en plan (c'est l'une des limites du relevé cartographique !), ces états précolombiens et post colombiens de l'occupation prémoderne.

Gérard CHOUQUER, membre de l'Académie d'Agriculture de France

Ce qu'il faut retenir :

De ce changement majeur qu'est l'inversion des paysages, on retiendra deux fortes leçons :

- la première est que la forêt méso-américaine ou amazonienne n'est absolument pas une forêt primaire, mais une forêt de reconquête ;
- la seconde est que les mutations sont gigantesques en superficie concernée (on est à l'échelle continentale) et en durée (ces inversions pouvant couvrir plus de deux millénaires).

Ensuite, ces mutations se marquent par des changements de paysage d'une telle radicalité qu'ils ne cessent d'attirer notre attention sur les effets des mutations climatiques. Car ces vastes morphologies agraires ont été en crise profonde puisque le sol est retourné à la forêt.

Pour en savoir plus :

- Gérard Chouquer : *Sous la nature, l'histoire. L'ancienne morphologie agraire de l'Amazonie occidentale, des Llanos et du Chaco (Brésil - Bolivie - Pérou)*, éd. Publi-Topex, Paris 2021, 242 p. <http://serveur.publi-topex.com/EDITION/30MA-AncienneMorphologieAgraireAmazonieOccidentale.pdf>
- Clark L. ERICKSON : *Amazonia : the historical ecology of a domesticated landscape*, dans H. Silvermann et W. H. Isbell (éd.), *Handbook of South American Archaeology*, New York 2008, éd. Springer, p. 157-183.
- Alceu RANZI et Martti PÄRSSINEN : *Os geoglifos e a Civilização Aquiry*, Massiambooks, 2021, 204 p.
- Stéphen ROSTAIN : *La forêt vierge d'Amazonie n'existe pas*, éd. Le Pommier, Paris 2021, 359 p.
- Sanna SAUNALUOMA, Martti PÄRSSINEN et Denise SCHAAN : *Diversity of pre-colonial earthworks in the Brazilian State of Acre, Southwestern Amazonia*, dans *Journal of Field Archaeology*, vol. 43, juillet 2018, p. 362-379 ; en ligne